

"La réalité empirique de l'immigré donne sens à son identité..."

Entretien avec Malek CHEBEL

Propos recueillis par Abdellatif CHAOUITE

Ecarts d'identité : Dans l'ouvrage que vous aviez consacré à la Formation de l'identité politique, vous utilisez l'image de l'«hydre aux multiples têtes» pour parler de la complexité de cette notion. Une des têtes, et des plus coriaces, semble se dresser quand ladite identité connaît l'expérience de l'immigration et de l'exil. Que révèle cette expérience, selon vous, de l'imaginaire et de la dynamique identitaire ?

Malek CHEBEL : Lorsque j'ai employé cette expression, c'est moins à la tête que je pensais qu'aux racines. En effet, les nombreuses racines dans lesquelles l'identité d'un individu se nourrit ou se ressource (on dit aussi s'enraciner !) sont de nature à brouiller les pistes de celui qui veut en démêler l'écheveau. Mais l'expression qui renvoie aux sources gréco-romaines de l'imaginaire occidental est utilisable tel quel. Au fond, ce n'est pas tant la multiplicité des identités d'origine, ni même la pluralité de «têtes» de l'identité actuelle qui comptent le plus. A mon avis, c'est le contenu de chaque type d'identité, sa vocation à enrichir ou à affaiblir le «porteur d'identité» qui semble agir dans le cadre de la dynamique identitaire. Si l'identité de base est positive, gratifiante et régénératrice de forces enfouies, le «porteur d'identité» ne craint pas, à l'occasion, d'être bousculé, destabilisé. Il trouvera toujours le

moyen de réinvestir le noyau le plus stable de son identité pour se «refaire une santé». Si, en revanche, le «porteur d'identité» a construit une grande part de sa personnalité sur des contenus ambigus, hésitants, peu gratifiants, il est certain que son édifice ne pourra prétendre à une sérénité régulière, ni au confort de vécu éprouvé par l'acteur précédent. A cela s'ajoute le fait que l'assainissement d'une identité de base carencée, ne peut fonctionner à la manière d'une épuration de compte, car la procédure elle-même est fonction de l'assise personnelle et mentale du porteur. Vous voyez, la complexité est une composante de l'identité, un peu comme on dirait pour une pièce de voiture : elle est d'origine ! C'est-à-dire qu'elle est conçue pour et avec tel type de voiture, elle ne peut convenir à un autre type ou alors moyennant un fraisage nouveau et un autre passage au tour.

E.d.I. : L'exposition de l'étranger semble avoir parfois un effet ravageur sur l'identité : en réduisant toute la complexité de ce qui a fait l'avènement d'une personne, synthétisé dans son sentiment identitaire, en une abstraction administrative, l'identité déclinée par les papiers d'identité. Ceux qu'on appelle les «sans papiers» en donnent une démonstration extraordinaire. Sans papiers, ils sont au regard de la réalité et de l'imagi-

naire social sans identité, sans prise et sans emprise sur cette réalité. Les identités de papiers, les identités administratives et taxinomiques ne recèlent-elles pas une machinerie discriminatoire ? Une manoeuvre arbitraire d'authentification et d'inauthentification des identités de personnes ?

M.C. : Oui... et non ! Oui, parce que la société d'aujourd'hui vise à gommer l'ensemble des disparités individuelles (ethniques, raciales, linguistiques, religieuses, ...) pour n'en retenir que leur aspect marchand, lorsque, en regard, dans la société d'hier, la société arabe par exemple, l'identité d'une personne est octroyée par une place dans le système-monde que constitue le clan ou la famille, avec sa symbolique, ses valeurs communes et son allégeance au temps passé. La fixité de la position de cet individu dans ce premier système, le système-monde, est comme contrariée, annihilée par la position inverse, celle de l'individu isolé jeté en pâture au coeur du monde matériel, avec, en particulier, ses exigences de vitesse, de mutation et de rentabilité. Or, vis-à-vis d'une société comme celle d'où nous venons, la position de l'individu est fixée d'avance et prévisible au point que cet individu-acteur peut se passer de ses papiers d'identité, puisque son identification est pré-programmée. Quant à la situation de celui qui

n'existe que par sa force de travail (ou par une valeur autre, mais qui a son importance dans le symbolisme général), il est tenu de rendre compte de son identité de papier, quitte à la récuser aussitôt au nom d'une hypothétique (hypothétique, parce que très limitée quant à l'effet réel) liberté d'expression. Il y a donc en effet une authentification implicite, selon que l'on se trouve d'un côté ou de l'autre de l'identification sociale ou administrative. Je crois aussi que la société de droit s'entoure de cette précaution indispensable, bien que déjà dépassée grâce aux techniques nouvelles d'identification en bits de l'acteur parlant ou agissant (voir Internet, les newsgroups, etc.), car elle se refuse au subjectivisme apparent des sociétés de non-droit.

E.d'I. : Paradoxalement, la situation de désidentification faite aux sans papiers, semble participer d'une prise de conscience, voire de la formation d'une identité politique très importante dans la société. Elle interroge positivement les manoeuvres frontalières des normes et des règles de la société. De quel type de stratégie identitaire relève l'action des et autour des sans-papiers ?

M.C. : De la stratégie complexe, indéniablement. Mais je voudrais relever la justesse de ce que vous dites en affirmant que la situation faite aux «sans papiers» est de nature à booster leur sens du militantisme politique et finalement leur organisation et leur structuration. Vous avez raison parce que l'identité politique naît essentiellement de l'action politique, du faire et non du dire. Lorsque j'ai publié mon livre sur l'identité politique en 1986, il n'avait eu pratiquement aucune incidence sur la réalité, il était en avance. Mais lorsque les mouvements des beurs et celui des différentes associations

qui prônaient le militantisme de rue se sont structurés, nous avons constaté un regain d'intérêt pour tous les ouvrages qui traitaient de l'identité, dont le mien. Am grande joie, du reste, d'où la réédition en 1998 ! Ce que je veux dire, c'est que l'identité ne peut être pensée si elle n'a pas été d'abord vécue, intimement vécue et cela jusqu'à la dramaturgie la plus singulière, la plus profonde.

E.d'I. : A un autre niveau et concernant une autre catégorie de population — les jeunes issus de parents migrants — les papiers d'identité, tout en authentifiant leur identité française ne semblent pas suffire à consacrer sans plus de soupçon cette identité. La réalité de la discrimination pernicieuse à laquelle ils se heurtent encore souvent, ne risque-t-elle pas d'ouvrir une sorte de brèche ou de schizé dans leurs sentiment d'identité ?

M.C. : Je ne le crois pas. Ou plus exactement, je ne crois pas que le blocage soit au niveau des «papiers d'identité» ou même de leur solvabilité aux yeux des autochtones, car — bien évidemment — il y a une identité de papiers qui fait de chacun de nous un citoyen d'un pays ou d'une nation (même si la citoyenneté elle-même est travaillée par des valeurs transversales plus profondes qui relèvent notamment de l'histoire de la nation, de sa formation, de sa vitalité, etc.), mais surtout nous nous reconnaissons tous dans une identité plus profonde et plus authentique. Sommes-nous Français comme le sont les Français de souche lorsque, à dix-huit ans, nous sommes amenés à affirmer de nouveau (à confirmer) le droit du sol qui nous est cédé de haute lutte ? Sommes-nous pour autant moins Français si, dans notre conviction de tous les jours, nous nous percevons comme étant Français d'abord, Arménien en

suite, Turc ou Portugais enfin ? Déjà, pour le Portugal, il faut revoir la copie, car qui n'est pas automatiquement Français s'il est par ailleurs Européen ? Resymbolisation par le haut d'une communauté qui était mal vue il y a quelques années, et qui passe aujourd'hui pour l'une des mieux intégrées au paysage national. Enfin, mon identité profonde est-elle d'abord psychologique, statutaire, familiale, politique, nationale ou professionnelle ? Et le nomade, l'apatride, l'exilé, le voyageur ? Nous n'avons pas encore réglé cette question des territoires de l'identité et de leurs interférences continues. Enfin, pour revenir à votre question, je dirais que les immigrés de la deuxième et troisième générations seront d'autant plus forts (et par conséquent apaisés quant à leur éventuelle identité française) s'ils se battaient loyalement, mais avec pugnacité, au sein de l'espace citoyen qui leur est dévolu. Il y a des pays où le citoyen n'est maître d'aucune coordonnée essentielle de sa vie, sans qu'il ne s'aperçoive nullement de cette privation de droit : libre dans un pays qui ne reconnaît aucune liberté ! Est-il moins heureux pour cela ? C'est possible, mais le vit-il plus mal, ce n'est pas sûr. C'est donc la réalité empirique de l'immigré qui va le pousser à mieux vivre, défendre et donner du sens non pas seulement à son identité *de papier*, mais au contenu même qui fait l'enjeu de cette identité, à savoir sa *liberté*, sa dignité d'homme ou de femme, bien évidemment !

NDLR : Malek CHEBEL est l'auteur de nombreux ouvrages dont : *La formation de l'identité politique*, Ed. Payot, 1998, et *L'imaginaire arabo-musulman*, Ed. PUF 1993.